

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Le ring et la scène comme chant de bataille

À Saint-Denis, le combat de Mohamed Ali, icône de la boxe et militant politique, porte dans une allégorie lumineuse celui de l'engagement des comédiens africains aujourd'hui.

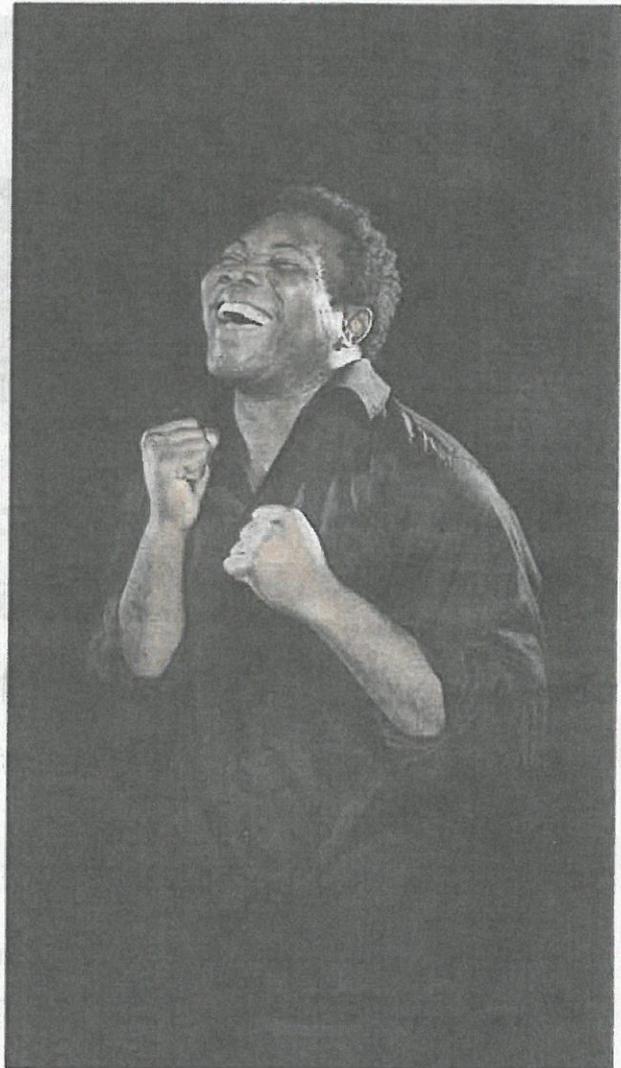
« **R**egarde. Et vois. Observe. Ne sens-tu pas que la terre se met à marcher entre tes yeux ? » « M'appelle Mohamed Ali. Je suis bien, je suis saint, à l'ombre d'Allah, le Miséricordieux, le Tout-Puissant. » De la première à la dernière ligne, *M'appelle Mohamed Ali*, écrit en 2013 par Dieudonné Niangoua pour Étienne Minoungou, et publié aux éditions Les Solitaires intertemporels, est d'une beauté éclatante et d'une force sidérante.

L'auteur congolais et le comédien burkinabé ont le théâtre dans la peau

L'auteur congolais et le comédien burkinabé ont le théâtre dans la peau. Le premier, acteur et metteur en scène, adoubé à Avignon en 2013, est considéré comme l'héritier de Sony Labou Tansi, continuateur de son théâtre d'art et d'engagement qui révolutionna l'Afrique. Le second passe pour le fils spirituel de Jean-Pierre Guingané, l'un des pionniers du théâtre francophone au Burkina Faso, et a fondé, en 2002, le festival des Récréâtrales, devenu l'un des espaces les plus importants de création et de débat social en Afrique. Texte et acteur, mis en scène par le Burkinabé Jean-Baptiste Hamado Tiemtoré, dans une scénographie minimale et légère, ont fait le tour du monde, Luxembourg, Avignon, Limoges, Gabon, Congo, Sénégal, Rwanda... et les voici au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Devant un public à l'image de la ville. De toutes les couleurs et de tous les âges. Un public populaire qu'on voit trop rarement autant représenté dans les salles de théâtre. Il y a beaucoup de jeunes, garçons et filles, cheveux au vent ou sous des foulards sans qu'il ne vienne à personne l'idée de s'en aller.

Étienne-Ali s'adresse à tous et à chacun. D'une voix douce. Étonnamment douce pour son gabarit de géant. Une modulation dans une gamme qui ira jusqu'à l'explosion de rage crue : « *Comment pensez-vous qu'on va faire du théâtre ? Avec vos dents ? Depuis qu'on se bat dans ce désert de pierres, vous croyez qu'on n'a pas assez de couilles comme ça ?* » Minoungou ne cherche pas à jouer Cassius Clay devenu Mohamed Ali à 22 ans, mais à incarner la boussole symbolique qu'il a représentée pour toute une génération. Et qui s'est transmise à ce public qui connaît son histoire sur le bout des doigts, notamment grâce au cinéma. Le boxeur du siècle, The Greatest, fut plus que celui qui triompha de Joe Frazier ou terrassa George Foreman à Kinshasa en 1974. Il fut d'abord le visage de l'engagement contre la ségrégation raciale et du non radical à la guerre du Vietnam, perdant son titre de champion du monde des poids lourds en 1967 par son refus de faire son service militaire car « *jamais un Vietcong ne m'a traité de nègre* ». Cette radicalité est aussi celle qui transpire d'Étienne Minoungou qui dissèque dans ces allers-retours entre le ring et la scène les rapports dominants-dominés entre le continent africain et l'Occident. Qui raconte le combat des comédiens africains pour vivre et faire vivre leur art à une autre place que celle qui leur est assignée : « *Je ne suis pas ce nègre-là que vous avez fabriqué et que vous aimez tant*. » Au discours de Dakar, il oppose son chant : « *L'Afrique, c'est l'avenir du monde, l'Afrique, c'est le futur*. » Et on y croit. D'autant plus fort que la beauté de sa présence et la grâce de sa danse donnent un souffle rare à son jeu. Aussi lorsqu'on attend la navette qui ramène traditionnellement une partie du

Mohamed Ali fut d'abord le visage de l'engagement contre la ségrégation raciale et du non radical à la guerre du Vietnam.



ÉTIENNE MINOUNGOU NE CHERCHE PAS À JOUER CASSIUS CLAY DEVENU MOHAMED ALI À 22 ANS, MAIS À INCARNER LA BOUSSOLE QU'IL A REPRÉSENTÉE. PHOTO BRUNO MULLENERTS

public à la Plaine-Saint-Denis et à Paris, et qui ce soir de vendredi 13 partira en retard, pour un trajet raccourci, haché par les sirènes des voitures de police, on prend la mesure de la dépossession de ce combat. On a entendu Étienne-Ali préférer sur scène « *Allah Akbar* ». Cela a résonné comme un cri de résistance. On entend maintenant la radio qui égrène son flot de nouvelles couperets : explosions près du stade de France, le président est exfiltré...

Affolement général. Deux profs se figent. Elles ont des élèves qui sont allés au match. Prise d'otages au Bataclan. Les meurtriers sont rentrés en hurlant « *Allah Akbar* »... Quarante ans après, on a basculé dans un autre monde. ●

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 22 novembre au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Réservations : 01 48 13 70 00